

devine, et où, avec rouerie, le praticien profite du hasard facile de l'esquisse en esquivant tout ce qui est malaisé, il n'y a pas de quoi nous recommencer les boniments de cénacle dont on nous a déjà tant de fois importunés.

J'aime mieux finir sur une mention d'artiste qui, lui, montre paisiblement aux adroits qu'on peut mêler le charme de l'esquisse à la science d'achèvement la plus consommée, et à l'intellectualité la plus fortement systématique : allez voir chez Durand-Ruel les quatre cadres de M. Puvis de Chavannes.

CAMILLE MAUCLAIR

## MUSIQUE

On prête à M. Lamoureux de vastes projets : il doterait Paris d'un nouveau théâtre, construit sur le modèle de l'Opéra de Bayreuth, et où son orchestre et une troupe à réunir donneraient des auditions de quelques-uns des chefs-d'œuvre de la Musique que les gens de goût se plaignent de n'entendre pas assez. Mais c'est l'avenir ! Pour le moment, il n'y a qu'un orgue de plus au Cirque d'Été. Voici une heureuse amélioration à laquelle, en attendant mieux, on ne saurait qu'applaudir. N'est-ce pas la promesse tacite de donner, durant cette saison, quelque des oratorios célèbres — comme le *Judas Macchabée* de Haendel, pour n'en citer qu'un seul, — que les musiciens connaissent seulement pour les avoir lus en partition et qu'on n'exécute que de temps en temps, et à Londres !

M. Lamoureux a rendu à ses abonnés deux nouveautés de la dernière saison, l'ouverture de *Sappho* de Goldmark et le poème symphonique de Balakireff : *Thamar*. Ce sont des exemples de ce qu'est la musique bien faite, et « neutre », comme il nous plaît de qualifier celle qui ne mérite point d'éloges ni d'être blâmée. Encore y aurait-il quelques injustices à pareillement associer les talents différents de ces deux compositeurs : l'un est savant, formellement maître de lui, et s'écarte soigneusement de la formule wagnérienne qu'une longue habitude lui a rendue trop familière, et il doit tout à l'empire sur soi et à une très admirable connaissance de ses forces, tandis que Balakireff a conquis à son art un grand nombre d'amateurs par la seule saveur exotique de sa composition. « C'est barbare comme une natte de Chinois », ni beau, ni laid, on ne discute pas : on applaudit ou l'on se tait.

Le prélude du 1<sup>er</sup> acte de l'*Armor* de M. Sylvio Lazzari, qu'on donnait pour la première fois au Cirque, vaudrait qu'on l'étudie très à fond. C'est une page touffue qui débute par une surprenante partie de cymbales ponctuée par le triangle. L'effet n'est pas indifférent, mais le dommage est qu'il soit immédiatement abandonné et laisse la place au chant de cloche le plus banal. « Le motif d'Armor, le héros,

» apparaît majestueusement aux quatre cors, puis aux trom-  
 » bones : il varie en passant par la série complète des instru-  
 » ments à vent pour arriver aux violons », écrit M. Alfred  
 Ernst. Ce procédé vous est bien connu. C'est aussi la méthode  
 systématique de M. Lazzari. Il traite de cette manière le motif  
 des korrigans et laisse le thème de la mer se renouveler ou  
 se répéter au gré de la période. On prend sans doute quelque  
 plaisir à cette musique, mais il est possible de regretter que la  
 forme en soit trop peu neuve. Est-ce l'analogie de la légende  
 bretonne et du cycle des Nibelungen ?

Il y a tout un public de mandolinistes pour aimer la séré-  
 nade de *Namouna* et la rejouer, hélas ! aux gens qui ne la  
 goûtent pas, même sans l'affreux instrument qui l'aggrave.

M. Lamoureux a donné une audition excellente de l'ouver-  
 ture de *Manfred*. Schumann est le musicien des rythmes  
 compliqués. Comme il suivait fidèlement son âme, l'œuvre  
 qu'il a édiflée apparaît pourtant d'une simplicité grandiose. Il  
 n'y a pas de beauté à l'exclusion de cela, et sans doute pas  
 d'émotion possible. Voilà un maître et de ceux qu'on n'imité  
 pas et de ceux chez qui il y a bien à apprendre...

Wagner était représenté au programme des concerts La-  
 moureux par les « Murmures de la Forêt » de *Siegfried*,  
 l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* et la *Huldigungs Marsch*, qui  
 ont été joués parfaitement. De même, l'ouverture de *Gwen-  
 doline*, qui reste une des plus belles pages de Chabrier.

La nouveauté substantielle, pour ce début de la saison mu-  
 sicale, chez M. Lamoureux, a été la symphonie en *ut mineur*,  
 de M. C. Saint-Saëns. On avait eu soin de distribuer une  
 longue notice, à dire vrai, une analyse thématique de cette  
 œuvre, qui était bien utile à son intelligence. Ce n'est pas  
 que dans cette composition, M. Saint-Saëns se montre plus  
 généreusement inspiré que d'ordinaire, mais l'idée s'y déve-  
 loppe parfois sans netteté. La première partie est terne et lan-  
 guissante. Il y a une torpeur d'Orient, une nonchalance dans  
 le rythme, qui mèneraient au sommeil le plus inconvenant,  
 si l'*adagio* se prolongeait à peine. Cette impression d'Orient  
 s'accuse dans l'*allegro moderato*, par quoi débute la seconde  
 partie, mais elle se charge d'un coloris intense. Jusqu'à la fin,  
 avec le concours mesuré de l'orgue et du piano, l'expression  
 s'élargit et gagne une hauteur que le musicien n'atteignit  
 peut-être pas ailleurs que dans *Samson et Dalila*. La phrase  
 initiale est exposée, aussi simple qu'au début, par toutes les  
 voix de l'orchestre et traversée par la nouveauté d'un thème  
 épisodique, puis, comprimée, elle forme l'objet d'une étince-  
 ante *coda* dont l'énergie rappelle la manière de terminer  
 qui fut souvent choisie par Beethoven.

### §

Tandis qu'au Cirque on jouait la 3<sup>e</sup> symphonie de M. C.  
 Saint-Saëns, au Châtelet M. Colonne lui cédait la place au  
 pupitre, et le compositeur en personne dirigeait l'exécution  
 du 2<sup>e</sup> acte de sa *Proserpine*. Le « drame lyrique » de M. Louis  
 Gallet est plat et la musique de M. Saint-Saëns n'est pas

idoine à lui donner de relief. Des cloches encore, un madrigal badin, un chœur de pèlerins et de mendiants qui manque d'originalité, se résolvent dans un ensemble final qui n'est pas sans grandeur. Les motifs d'inspiration, menus et très indifférents tout à l'heure, se représentent d'une façon plus intéressante et l'on ne remarque alors presque pas que le trait le plus caractéristique de l'accompagnement on l'avait entendu autrefois dans *Mireille*. Mlle Blanc prêtait le charme de sa voix délicieuse au rôle pâle d'Angiola et M. Warmbrodt, peu dispos, a chanté sans éclat.

Si nous ajoutons que l'orchestre de M. Colonne a fait entendre la *Danse Macabre*, ne penserez-vous aussi que les directeurs des concerts font à M. de Saint-Saëns la partie un peu belle?

Au Châtelet, comme nouveautés : les *Vaux de Vire*, par M. A. Gédalge, musique vulgaire, violente et tapageuse, et deux chœurs de Mlle C. Chaminade : *Pardon breton* (toujours des cloches, avec, en plus, des *repons* d'office religieux, des bouches qui marmonnent sans oser s'ouvrir), et *Noël de Marins* (thème commun de la mer, coups de vent, des rafales s'enflent et s'apaisent, et l'antithèse « bien connue » d'une prière qui s'élève au milieu de ce chaos).

M. Colonne a l'heureuse idée de donner dans leur ordre les symphonies de Beethoven. C'est ce qu'il conviendrait de faire toujours, et, la série épuisée, on recommencerait.

Jusqu'à la cinquième — celle en *ut mineur* — c'est une marche ascendante et triomphale, car il n'y a vraiment à placer au-dessus que la neuvième symphonie (avec chœurs), celle où le génie de Beethoven s'est donné libre carrière et où il se perd au plus haut du ciel, au plus profond du sublime ! la *Pastorale*, venant en sixième lieu, admirable, mais qu'un souci descriptif retient trop près de terre, puis la septième symphonie, une des plus pures, et la huitième qui peut sembler une défaillance comparée aux précédentes et surtout à celle qui la suit...

La *Symphonie héroïque* a été donnée aux deux concerts, à l'intervalle d'une semaine, et, si bien qu'on la connaisse, c'était un exercice précieux de l'entendre, un dimanche après l'autre, pour qui voulait mesurer les deux chefs d'orchestre rivaux : évidemment, au cirque, on est plus précis, on n'a pas la même hâte, et...

Berlioz a reparu sur l'affiche du Châtelet, après un fragment de *Roméo*, avec l'ouverture de *Benvenuto Cellini* qui a été interprétée avec une admirable exactitude.

On n'en peut pas dire autant, hélas ! de l'exécution du poème symphonique de César Franck, *Psyche*, — la faute en est aux chœurs et à la malheureuse « dame » chargée des *solis*. Bien que ces concours imparfaits aient nui à la belle et intacte exposition de cette œuvre grandiose, l'effort de M. Colonne et de ses collaborateurs n'a pas été totalement perdu et l'on doit savoir gré au directeur de la Société des Concerts d'avoir remis à l'étude une des plus

belles inspirations du saint compositeur des *Beatitudes*.

Devant un public compact, l'orchestre Colonne a donné, avec une troisième audition du second acte de *Proserpine*, la *Symphonie Pastorale* et d'importants fragments du *Rheingold*. La musique de Wagner — ici particulièrement, où s'expose et se noue toute la Tétralogie — nécessite une patiente étude, une longue fréquentation, de grands efforts de la part des interprètes. Ils doivent, chanteurs, exécutants et le chef-d'orchestre surtout, se conformer aux volontés écrites du Maître et s'informer scrupuleusement des traditions pieuses observées à Bayreuth, quant au mouvement exact. Tant que l'on ne sera pas pénétré de ces *devoirs*, les exécutions seront infidèles, — et le public applaudira tout autre chose que *Das Rheingold*. M. Colonne s'applique sans doute à rechercher la perfection, puisqu'aux versions fantaisistes d'autrefois il a substitué la savante et prodigieuse traduction de M. Alfred Ernst. Il ne faut plus que tendre à une aussi minutieuse exactitude musicale. Cette fois, il n'y avait vraiment pas d'applaudissements à donner, sinon à M<sup>lles</sup> E. Blanc et Marcella Prégi.

### §

On a exécuté des œuvres de MM. d'Indy et C. Erlanger aux deux premiers concerts de l'Opéra.

CHARLES-HENRY HIRSCH

## LES LIVRES

**La Société Future**, par JEAN GRAVE (P. V. Stock). **La Douleur Universelle**, par SÉBASTIEN FAURE (Savine). **Psychologie du Militaire professionnel**, par A. HAMON, édition nouvelle augmentée d'une défense (Savine). — Voici trois livres conçus par des esprits très différents et qui cependant aboutissent, implicitement ou explicitement, à des conclusions analogues. Un théoricien de l'anarchie, un orateur subtil et passionné, un criminologue consciencieux et bien informé, sans qu'il y ait eu entente commune, avec des méthodes très dissemblables, nous obligent à penser ou nous persuadent qu'en nous et autour de nous s'accomplit douloureusement la nécessaire révolution qui libérera l'humanité. Jean Grave, dans un précédent volume, *La Société Mourante et l'Anarchie*, avait montré tous les maux que comporte la présente période de crise et comment le plus absolu des autocrates voit son omnipotence limitée par la haine, par la misère, par l'ignorance de ceux qu'il écrase; il suffit que les hommes prennent conscience de l'abominable iniquité sociale, et le vieil édifice s'écroulera subitement. Le nombre de ceux qui comprennent augmente chaque jour, et en même temps le nombre des actes de révolte, individuelle ou collective. Il est permis de se représenter dès maintenant sur